

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 6

Artikel: Vivè noutra libertà !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199905>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MME BELOSSE. — Tout cela passera, mon cher monsieur, et plus vite que vous ne croyez. Vous vous promenez déjà au marché, la convalescence est donc en bonne voie. Gageons que d'ici à huit jours vous allez reprendre vos grandes courses à pied. Où porterez-vous en premier lieu vos pas : sur les rives de la Venoge, à la tour de Gourze ou bien chez vos amis de Lavaux ?

M. PIORNET. — Non, je n'irai plus courir les champs ni le vignoble. Je sens bien que c'est le commencement de la fin... Heu !... heu !... heu !... Il me semble que tout mon organisme est empoisonné... Heu !... heu !

MME BELOSSE. — Ne toussiez donc pas ainsi, vous vous irritez la gorge... Avec un peu de volonté, on peut fort bien se retenir de tousser... Mais puisque vous sortez tout de même, venez donc prendre le café chez nous et faire votre partie de piquet avec mon mari. Il sera enchanté de vous revoir. Vous n'ignorez pas qu'il se désolait à l'idée que ses amis ne viennent pas assez souvent l'aider à faire de la place dans son bouteiller, et cependant, si je ne me trompe, vous avez déclaré parfait son Villeneuve 1890 ou 1895, je ne sais plus au juste l'année.

M. PIORNET. — 1890... il est unique, en effet ; les meilleurs crus ne me disent plus rien, et c'est cela surtout qui m'attriste ; car lorsqu'on ne trouve pas le vin bon, c'est... heu !... heu !... c'est décidément qu'on est bien bas.

MME BELOSSE. — Grand Dieu, que les hommes se frappent aisément ! Dites tout d'un temps que vous êtes mort, mon cher monsieur ! Mais c'est vous qui nous enterreriez tous ; vous êtes taillé pour vivre un siècle ; vous fêterez le deuxième centenaire du canton de Vaud, en l'an 2003.

M. PIORNET, *sèchement*. — Madame Belosse, je vous aime beaucoup ; mais vous me permettez de trouver vos plaisanteries de mauvais goût. Je vous certifie... heu !... heu !... que je n'ai plus beaucoup de jours à passer en cette vallée de misère.

MME BELOSSE. — Ne me faites donc pas pleurer, vous savez que j'ai l'âme sensible... Tout de même, je sais bien des gens qui voudraient être aussi valides que vous.

M. PIORNET. — Valide ! moi ?... Ah ça ! madame Belosse, vous ne voyez donc pas que je ne suis plus... heu !... heu !... que je ne suis plus que l'ombre de moi-même... Je ne mange plus rien...

MME BELOSSE. — Rien du tout ?

M. PIORNET. — Moins que rien. Ainsi, tenez, voilà huit jours que je me contente, à mon déjeuner, d'un lait de poule au cognac ; que je ne prends, à midi et le soir, qu'un bouillon et du blanc de poulet, du poisson ou de la cervelle, et qu'entre ces maigres repas je n'ai pour me sustanter qu'un œuf ou deux et des biscuits arrosés d'un verre de Bordeaux... Ah ! ma chère madame Belosse, je suis bien malheureux... Heu !... heu !... heu !

MME BELOSSE. — J'en conviens, mon pauvre monsieur Piornet... Mais songez aux malades qui n'ont ni blanc de poulet, ni biscuit, ni lait de poule, ni Bordeaux !

M. PIORNET. — Ils mangent autre chose, tandis que moi... heu !... heu !... je ne puis pas manger autre chose, l'appétit me fait défaut. J'ai beau prendre régulièrement mon vin de quinquina...

MME BELOSSE. — Laissez là votre vin de quinquina et faites-vous servir à tous vos repas, comme entrée, du hareng mariné. Au bout de quatre jours de ce régime, vous aurez une faim de loup... Mais je me sauve ; je n'ai pas encore fait le quart de mes emplettes... Au revoir, cher monsieur, ne pensez pas trop à votre grippe et elle vous oubliera à son tour.

M. PIORNET. — Adieu, madame, adieu et bon



« au revoir »... Les gripes comme celle qui me tient tuent toute espérance... Heu !... heu !...

MME BELOSSE, *s'éloignant*. — Ne toussiez donc pas, gros enfant !

M. PIORNET, *à lui-même*. — Encore une de ces personnes dont l'impudente santé insulte aux maux d'autrui. Heu !... heu !... heu ! V. F.

Cancons.

Quel est l'heureux mortel qui n'eût jamais maille à partir avec ces insinuations parties on ne sait d'où et lancées à tout venant ?

Riches et gueux, probes et impropres, gens bien et gens mal, tous ont souffert peu ou prou de quelque cancan ; tous ont maudit, ou seulement déploré ce triste besoin de badauds avides, à curiosité malsaine, qui s'occupe de tous et de tout au monde.

Mais, qui donc aussi n'a prêté la langue — oh ! sans penser à mal souvent — pour glisser dans l'oreille d'un « ami sûr » un fait, un mot insignifiant de monsieur N'importe-qui, ajoutant un commentaire malin, quelque sous-entendu grossi d'un geste, d'un doigt levé, d'un hochement de tête, d'un pli aux lèvres ?

Entre deux tasses de thé, entre deux verres de vin, ou en faisant trois pas dans la rue, il semble si naturel de parler des autres ! C'est un besoin.

Au salon, dans la rue, que la conversation languisse, vite on la ranime par un : « On m'a dit... J'ai appris que monsieur... » Les regards s'animent, les sièges se rapprochent ou la promenade se ralentit. Et, comme honteuse de cette coupable faiblesse, la voix se fait plus humble et chuchote à l'oreille... Les petits potins courent, trottent, galopent et grossissent à l'envi.

On se quitte naturellement avec un : « Gardez-ça pour vous ! Personne n'en sait rien ! »

Mais les potins sont dans l'air. Bientôt toute la ville les connaît, les répète ; toute la ville commente, discute, explique et amplifie.

C'en est fait, monsieur N'importe-qui, vous êtes connu de tout le monde, sans connaître personne ; votre nom est quasi célèbre, quoi que vous ayez fait pour vivre ignoré ; et, partout, vous portez de face, de dos, de profil, de toutes les manières enfin, une enseigne, une épithète malsonnante ou railleuse, franchement méchante parfois, rarement élogieuse, jamais juste.

C'est un plaisir et le seul que savent s'accorder certaines gens qui passent leur temps à causer de leurs semblables ; c'est une distraction pour tout le monde de relever ces jugements nés d'un rien.

Mais bah ! « Si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde ! » S. G.

Tu ne déroberas point !

Il y a demain, à Lausanne, une élection de pasteur. Plusieurs candidats se présentent. L'un d'eux, dont nous ne dirons pas le nom, afin de ne pas avoir l'air de lui faire de la réclame, a été le héros d'une scène qui mérite d'être contée ici.

C'était dans un petit village du nord du canton. Depuis quelque temps, M. le pasteur constatait avec tristesse que le tronc des pauvres était vide, bien que, à l'issue du sermon, il eût régulièrement perçu le bruit des piécettes qu'y glissaient les fidèles. Il fallait donc qu'une main criminelle s'y introduisit à son tour. Qui était le voleur ? Divers indices dési-

gnaient le sacristain. M. le pasteur voulut en avoir le cœur net. Sachant que les malfaiteurs opèrent de préférence dans l'obscurité, il monta, un dimanche soir, sur sa chaire, s'assit et attendit. Quelques instants plus tard, une clef grinça, la porte de l'église s'ouvrit puis se referma et l'ombre d'un homme alla droit au tronc.

M. le pasteur avait reconnu le sacristain. Lorsqu'il l'entendit fouiller le tronc au moyen d'une baguette enlignée, il se leva doucement et d'une voix qui dut paraître au voleur celle du Père éternel au jugement dernier, il prononça ces simples mots : « Tu ne déroberas point ! »

De saisissement, le sacristain faillit tomber à la renverse. Un de ses voisins, qui le rencontra comme il s'enfuyait de l'église, déclara qu'il était pâle comme un mort.

Depuis ce soir-là, personne n'a plus tenté de voler les pauvres du village.

Actualité.



« La course à la mort » ou « la vie à la course ». F.

Vivè noutra libertà !

Tandis que le vent est à l'évocation de tout ce qui touche à notre histoire vaudoise, de toutes les manifestations importantes de notre vie nationale, rappelons cette vieille chanson patoise, qui a trait aux événements de 1830.

Elle fut chantée pour la première fois, dans une réunion de société, le 31 décembre 1830.

L'an mille vœu-cen et trenta, } bis.
Lo peuplio de sti canton
A signi 'na petechon
Por onna Constituenta.
La vilhe Constituchon } bis.
Dépliésai à la nachon.

L'étai vegna d'Allemagne,
De Russie, et que sa-t'on ?
De Prusse aobin dau Piemont
Et paut-être de l'Espagne.
Veni ti, mè bons amis,
Car no vollien la tzandzi.

Lo Grand Conset de Losena
Arai volliu résistà ;
Car ne se pressavé pas
De no fère buona mena.
Promettaï pour lo bounan
Mè de buro que de pan.

Lè dzeins de vela, dai veladzo
Se san d'abord rasseimblà :
« Frarés, ye no fau allà
Lau montra noutré vezadzo,
Et poui, se ne volliant pas,
Ne lè mettreit ti aò pas. »

Lo dise-voui de décembre,
A Losena sein venus,
L'étan ti bin résolus
De deré à ti stau membro :
« Vive onna Constituchon
Fabricaye à la maison ! »

L'étai per on biau dessando
Qu'on les a vu arrevà ;
Dai z'abro on a plianta
Et poui on ve to lo mondo
Autor de l'abro tzantà :
« Vive noutra libertà ! »

Noutré benin on z'u pouaire,
L'an to lo drai accordà
Cein qu'on l'aò z'a demandà,
Ein fasein quaqu'è manairé.
N'aré la Constituchon,
Fèté per noutron canton.

D'estimablio patriotes
De soce sé san fatzi;
Ye devan no d'eredzi,
Au noz ensègnî la note
Sur qué no povia tzantâ:
« Vive noutra libertâ! »

Ye légo à ma famille
Que y'appello lo Canton } bis.
Mé voui couplets de tzanson,
Por qu'en dize-vouï cent mille
Tzi no on ouye tsantâ: }
« Vivè noutra libertâ! » } bis.

N'y a que lài bains po vouari.

(PATOIS D'AIGLE.)

Lo conseilî Daniet qu'étâi zu à la crepia, on né, per la plie rudo écrinma dè mai dè décembre, s'airèt sandzéoro.

Lè tè d'otobra d'abo, la tisanna aprî, la sègue, lè cornettè, rein ne l'ai avai fé, et li qu'è-tâi gros, grasseré et rodzo dè mina, l'étâi venu asse sètschon qu'on étala.

Tot lo mondo le créfâi fotu. E sé remet portant. Ai vèineindzé d'apri è semotavè lou resin sein àoblia di paï lou grapelhon ai vèineindjeusé.

Enfin quiet, l'étâi mè frè qu'onna rousa et gai qu'on pinson.

— Oh! què vo vo porta bin, monsu lo conseilî, l'ai dit on vatzéran que ne l'avai vu pas di lo fori. Vo vo z'itè bin repicollâ.

— Ouai, ouai, va bin. Diu saï bèni, bin, très bin!

— Et qu'aivô fé? car-mè sovigno què vo z'avai pre tota lè z'herbès dè la Sein-Djan sein povè vo vouari.

— L'est l'effè dè bains de Lavey.

— Ah! vos ai étâ à lo bains, sti tzautein?

— Crai-to que iesso zu lo tein? Et lài fein, la messon et tot lo botachon, quoui l'ai z'arâi fé sein mè? Na, na, ie l'ai einvoyi ma fenna!

Les microbes des riches.

Un médecin français, le docteur Vincent, a découvert que ce sont les monnaies de billon et d'or qui ont le plus de microbes à leur surface et que ce sont les pièces d'argent qui en possèdent le moins. Tandis qu'une pièce en cuivre de dix centimes donne jusqu'à 11,000 microbes, et une pièce d'or de 2 à 3,000, on n'en trouve pas à la surface d'une pièce d'argent plus de 500 à 1,000 suivant ses dimensions.

On pourrait objecter que c'est là une simple question de manipulation et que si une pièce de dix centimes est plus riche en microbes qu'une pièce d'argent, c'est qu'elle passe en plus de mains et peut-être en des mains moins coutumières du savon. Mais si l'argument était valable, le louis d'or, qui hante des porte-monnaie plus rares et des bourses plus distinguées, devrait fournir une moisson de microbes moins abondante que la pièce de 1 ou 2 francs. Or, c'est le contraire que montre l'analyse bactériologique.

M. Vincent a d'ailleurs établi que si les microbes sont plus rares à la surface des pièces d'argent c'est que réellement ils ne peuvent pas souffrir ce métal. Il a pris un certain nombre de pièces d'or et d'argent et, après les avoir stérilisées par le flambage, il a déposé à leur surface quelques gouttes de culture de microbes variés.

Les pièces ensemencées ont été laissées à la température ordinaire ou placées à l'étuve à 36 degrés. Tandis que sur un louis d'or le bacille de la fièvre typhoïde peut vivre cinq jours, celui de la diphtérie six jours, le microbe du pus neuf jours, ces divers microbes meurent en moins de dix-huit heures à la surface d'une pièce d'argent. A la température

de 36 degrés — qui est, pour votre gouverne, la température d'un porte-monnaie placé dans votre gousset — tous ces microbes sont tués par les pièces d'argent en moins de six heures.

On ne saurait pousser plus loin l'antipathie, et l'on voit que si les microbes fréquentent les pièces de cent sous, c'est bien contre leur gré. Ce contact leur est imposé par nos mains avides et malpropres, mais il leur est tellement odieux qu'ils en meurent presque aussitôt.

Conclusion: Ne pas dédaigner les piécettes blanches, fussent-elles des papes ou des Helvétia assise.

Extrait de naissance.

Enfin, nous voici au clair! Quel soulagement! Et comme le monde va être heureux, maintenant.

Quel jour est né le premier homme? Jusqu'à présent, cette question n'avait été débattue que par quelques théologiens du moyen-âge et de la Renaissance, qui ne parvinrent jamais à se mettre d'accord.

Un savant docteur a consacré quinze ans de sa vie à résoudre ce problème. Après avoir compulsé tous les textes bibliques et autres, après s'être lancé dans des calculs extrêmement ardu, comme bien l'on pense, il est arrivé à la conclusion qu'Adam a été créé le 23 octobre 4004 avant Jésus-Christ.

Et comme il n'est pas inutile de mettre les points sur les *i*, le docteur en question a trouvé que notre premier père était né à neuf heures du matin.

Le jour de naissance d'Ève n'a pas encore pu être suffisamment précisé... Mais voilà, ce n'est pas aussi important. En matière d'âge, la précision est ce qui importe le moins aux dames.

Les hommes ne sauraient faire moins maintenant que de déclarer jour férié le 23 octobre et d'instituer une fête commémorative, annuelle et universelle, en l'honneur de l'heureux événement.

Quel caractère pourrait-on bien donner à cette nouvelle fête, pour qu'elle ne ressemblât pas trop à toutes les autres?

Une reconstitution de ces premiers âges de l'humanité ne serait sans doute pas très compliquée?

Mais, n'empiétons pas sur les attributions du comité d'initiative.

Remède infallible.

Ernest... pour ne pas dire son nom, a une femme très dépendière et d'une humeur peu facile. Il n'est de jour qu'il ne s'en plaigne à son beau-père.

Celui-ci, fatigué de ces éternelles doléances, fait, il y a quelques semaines, à son gendre:

— Ecoutez, Ernest, dites une fois pour toutes à Clémentine que si elle ne change pas sa façon d'agir avec vous, elle sera déshéritée.

Dès lors, Ernest ne se plaint plus.

Tout pour la bouche.

Prochainement s'ouvrira, place St-François — à ce qu'on dit — un restaurant automatique, à l'instar de ceux des grandes villes. De semblables établissements existent déjà en Suisse, à Zurich et à Genève.

Pour récent qu'il soit, relativement, ce système n'est plus le « dernier cri ».

Voici ce qu'on écrit de Londres, à un journal:

Depuis quelque temps les regards des passants, dans plusieurs quartiers de Londres, sont attirés par d'énormes affiches apposées généralement sur des maisons en construction. Ces affiches commen-

cent toujours par ces mots en grosses lettres: « D'ont eat till we open ». (Ne mangez pas jusqu'à ce que nous ouvrons). Il s'agit de la création de restaurants américains, dits « Quick Lunch » (Rapas rapide).

A l'intérieur on se trouvera entre deux barrières, à l'entrée desquelles seront placés de petits plateaux en argent dont chaque client se munira. Plus loin, sur un comptoir, des portions aussi variées qu'appétissantes seront disposées; on n'aura qu'à choisir en passant.

Au bout de la barrière, une caissière remettra la note au client.

On pourra alors s'asseoir à de petites tables où l'on trouvera sel, poivre, vinaigre, huile, etc., et des serviettes. Le pain et le beurre seront à discrétion.

Les établissements seront ouverts de cinq heures du matin à une heure du matin.

Le jour de l'ouverture un magnifique chronomètre en or sera donné au premier client. Tous les mercredis, le propriétaire fera distribuer à chaque client un objet d'art.

Ainsi, au lieu que les consommateurs donnent des pourboires, ce seront eux qui en recevront.

Boutades.

Deux artistes, courant en vain la chance de plus longtemps, se rencontrent:

— Tiens, tu as l'air tout heureux aujourd'hui, Ernest! T'as enfin vendu un de tes tableaux?...

— Mon « Soir d'automne », à un Anglais, mon vieux!

— Il t'en a donné deux cents francs?...

— Tu peux seulement ajouter un zéro!

— Comment!... trois cents francs!...

Un monsieur s'est présenté plusieurs fois déjà dans une maison de banque sans avoir jamais l'occasion de trouver le directeur.

— Repassez vendredi, lui dit le caissier, M. le directeur ne doit pas s'absenter ce jour-là.

Le vendredi, le visiteur est exact au rendez-vous: « M. le directeur est là?.. »

— Comment, répond le caissier, vous ne savez donc pas l'affreux malheur?... M. le directeur a été écrasé hier par un automobile!...

— Sapristi!... Je n'ai pas de chance, décidément.

Entre amies.

— Mais, en somme, Marie, quel âge as-tu?

— Eh bien, là... vrai... je n'en sais rien... Attends... attends que je compte... Je me suis mariée à dix-huit ans, mon mari en avait trente.

Il en a maintenant le double. Donc, j'ai trente-six ans!

THÉÂTRE. — Procédons par ordre. Demain, dimanche, en *Matinée*, à 2 h. et quart, **M^{me} Sans-Gêne** et **Au téléphone**. Le soir, à 8 h., **Thérèse** ou **l'Orpheline de Genève**, drame en 3 actes, et **M^{me} Sans-Gêne**.

Lundi 9 et mercredi 11, *Soirées littéraires et musicales* par la **Société de Zofingue**. Le succès des représentations d'étudiants ne se discute plus. De l'orchestre au paradis, toutes les places sont occupées. Et si les étudiants jouaient dix soirs de suite, les dix soirs ce serait la même chose.

Vendredi, 13 courant, **Tournée Baret** avec **M^{lle} Jeanne Cheirel**. Cette tournée, conduite par **Baret**, va donner des représentations à Vienne, Berlin, Bucharest, Constantinople, Rome, etc. On sait que son répertoire est toujours choisi dans le genre gai, mais jamais grossier. Les artistes qui entourent **M^{lle} Cheirel** et **Baret** sont **M. Buzquet**, le distingué comédien du Gymnase; **Miles Marie Prat**, de *Lagny*, *Marger*, etc.

Le programme se composera de **Le Vase japonais** (n'a-mour) dont **Mlle Cheirel** a créé le principal rôle au Palais-Royal. **Le cœur à ses raisons**, l'exquise comédie qui vient de passer au répertoire de la Comédie française.

KURSAAL. — Comment, vous n'avez pas lu le télégramme! — Quel télégramme? — **Noblett** est de nouveau à Lausanne. Les Niçois, qui l'attendaient avec impatience, nous le laissent encore quelques jours. Oh! mais, *quelques jours seulement*. Avec ça, le Kursaal a aussi **Gérard** et son *« Varant domestique »*; puis, au programme, **Coco bel oël**, opérette.

La rédaction: J. MONNET et V. FAYRAT.

Lausanne. — Imprimerie Gralloud-Howard.